

# BULLE D'OZER



© 2013 – Rebecca Behar

Licence Creative Commons BY-NC-ND

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/deed.fr>

Publié en avril 2013, par :

*Atramenta*

Näsijärvenkatu 3 B 50, 33210 Tampere, FINLANDE

[www.atramenta.net](http://www.atramenta.net)

## CHAPITRE I



Il était une fois ...

Deux amis qui aimaient la même femme. Mais ne croyez pas qu'ils étaient jaloux à cause d'elle, ils n'auraient pas pu, elle était perdue. D'ailleurs qui sait s'ils ne l'avaient jamais vu, la belle. C'était un amour un peu fou.

Ils partirent à sa recherche avec pour bagages un sac et une gourde. Leur seul guide était une carte muette. Cela paraît ridicule mais comme de toute façon ils ne savaient pas lire les vieilles cartes cela n'aurait pas changé grand-chose.

Ah, j'ai oublié, l'un savait jouer de la guitare et l'autre savait chanter. Et aussi ils avaient les jambes les plus solides du monde et les poumons les plus affamés d'air de la planète. Encore un détail évidemment, ils étaient jeunes et beaux, comme dans les contes de fée.

Ils marchèrent ou ils firent du stop. On ne sait pas bien, c'est suivant la chance. Comme ils avaient plus de pensées dans la tête que de mots dans la mémoire

ils ne parlaient pas beaucoup, ils chantaient parfois ou ils écoutaient les bruits du monde.

Chaque fois qu'ils arrivaient à une étape, ils attendaient qu'un papillon vînt se poser sur la carte. Dès qu'il s'envolait, ils traçaient une croix et disaient « nous sommes là ». Lorsque aucun papillon ne se posait ils disaient « nous ne sommes nulle part, nous devons faire fausse route ». C'est ainsi que, benêts ou pas, ils trouvaient moyen d'aller droit.

Les deux amoureux rencontrèrent un sage. Les sages habitent toujours au pied des montagnes, cela doit être une ancienne coutume pour empêcher les avalanches, ou alors pour vite grimper si on leur casse les pieds (les pieds des sages, pas les pieds des montagnes). Il était bien vieux à sucrer des fraises. Comme dans les contes de fées. Il avait même le sens de l'humour et s'empressa donc de féliciter les amis pour leur incroyable science infuse qui les avait amenés si près du but. Il assura que dans le village d'Ouchenoque, leur belle se languissait d'eux, à cheval sur son quart de lune.

L'un des amis objecta le vague de leur description et l'imprécision du signalement, n'y avait-il pas erreur sur la personne ? A quoi le sage rétorqua que cela ne serait pas plus étonnant que le reste. Et en effet, pourquoi pas.

Pensant que cela ne coûtait rien de vérifier une information, les deux amis se dirigèrent vers le village d'Ouchenoque et le chemin commença à montrer d'étranges difficultés. Il y avait des nuées de soufre qui les faisaient suffoquer, des oiseaux ricaneurs qui venaient leur becqueter l'oreille, des

gouffres sur lesquels ils marchaient comme dans les dessins animés sauf que juste au moment de pousser le cri annonciateur de la chute, ils trouvaient sous leur pied un morceau de promontoire par un heureux hasard de la géographie et ils remerciaient leur saint patron géomètre de cette grâce.

Enfin, enfin, après avoir versé l'eau de la gourde sur un crocodile cracheur de feu et regardeur à l'envers, vidé leur sac pour nourrir l'estomac d'un grand boa dont la sinusoïde touchait en bêta, bêta prime et bêta seconde respectivement les sommets alpha, alpha prime et alpha seconde des montagnes environnantes, ils arrivèrent bien fatigués au village d'Ouchenoque.



C'est que c'était vraiment un endroit, le sage n'était pas un voleur – ils ont changé depuis – c'était une marqueterie de maisons et de jardins, un peu

comme une banlieue, mais au lieu d'une suite monotone de cubes sur carrés de gazon, propice au suicide, les deux amis découvraient de vraies maisons en pierre avec des toits qui font la révérence jusqu'à terre et des fenêtres par lesquelles on peut entrer en grim pant, et des petites tourelles, et des colombiers géants et de mystérieux soupiraux, et de grandes bâtisses blanches surmontées de carillons lourds qui répon daient à d'autres cloches réparties çà et là comme une poudre d'oiseaux dans un jardin d'hiver. C'était un endroit, je ne vous dis que ça. Quelque chose qui vous prend aux tripes comme un amerrissage.

Quand on arrive quelque part, évidemment, on cherche à repérer comment sont les gens. Ils avaient l'air riche à en juger par leurs habits soyeux, colorés, leur belle mine, et leur bonne santé. Ils avaient aussi la vertu d'hospitalité. Nos deux copains ravis furent abordés tout de suite par un jeune barbu enturbanné à l'œil stylisé et aux narines gonflables.

— Je m'appelle Ben Dragée, dit-il, à qui ai-je l'honneur ?

— Je m'appelle Compagnon n°1, dit Compagnon n°1.

— Je m'appelle Compagnon n°2, dit Compagnon n°2.

Un honneur en appelle un autre et c'est ainsi que les deux compagnons furent reçus, soignés, déshabillés et lavés dans l'eau qui sent bon, frictionnés dans du linge ultra blanc (séché naturellement au soleil), massés par des belles dames aux mains super magnétiques, aspergés comme il

convient de parfums à base de santal, d'acacia, de rose et de cinnamome et de toutes les plantes qui poussaient dans l'endroit (mais comme ils ne les connaissaient pas, ils ne pouvaient pas les reconnaître) et enfin, habillés comme des princes avec des babouches et des gandouras, des colliers d'or et d'argent massif, des bracelets sertis de diamants, de rubis et autres pierres précieuses. Ils mangèrent, assis en position parfaite, une série de mets accommodés d'une façon si délicate qu'on ne risquait en les avalant ni de s'étrangler, ni de se brûler, ni de se casser les dents, ni de mâchouiller pendant des heures, ni de sortir les épices par le nez, ce qui dénotait chez les autochtones un haut degré de civilisation. Puis ils furent conduits à la salle des fumeurs où une paisible compagnie fumait le narguilé dans un paradis de coussins et de tapis de haute laine. Là-dessus, le crépuscule tourna la page, la lune écorna un coin de ciel rouge, on entendit toutes les cloches du beau village sonner l'angélus du soir avec deux heures de retard et ce fut l'heure de dormir. Les chambres d'amis étaient luxueuses, les lits extra-rembourrés et les deux amis trouvèrent sous leur coussin quelques graines destinées à leur assurer un sommeil profond et réparateur.

Il fit nuit, il fit jour.

— Où suis-je ? se dit Compagnon n°1, en se réveillant le matin.

— Où suis-je ? se dit Compagnon n°2, en se réveillant aussi.

Et ils regardèrent autour d'eux.

— Mais je ne connais pas cet endroit, dit Compagnon n°1.

— Mais ce n'est pas le même qu'hier, dit Compagnon n°2.

Tout avait changé !

— Ce sont des farceurs, dit Compagnon n°1.

— Je ne trouve pas ça drôle, dit Compagnon n°2.

Ne croyez pas qu'ils s'étaient retrouvés soudainement dans une cave visqueuse, ou au coin du feu en haillons comme Cendrillon, ou grelottant en pleine brousse comme de vulgaires routards, ce n'était qu'un remaniement des lieux qui, par ailleurs, gardaient leur aimable apparence.

Ils se précipitèrent à la fenêtre, leur sang ne fit qu'un tour et ils s'écrièrent ensemble :

— Ils nous ont kidnappés !

Le village n'avait rien à voir avec celui qu'ils n'avaient pas quitté la veille. C'était une architecture de ruelles, un lavis de passerelles et d'escaliers, un chavirement de toits aux rebords curieux, le tout construit avec des matériaux de toutes sortes.

— C'est beau quand même, dit Compagnon n°1.

— Ce n'est pas une raison, dit Compagnon n°2.

Ils se regardèrent, pas très rassurés et comme ils se dirigeaient vers la porte, celle-ci s'ouvrit et un aimable hôte en tenue queue-de-pie les salua :

— Je m'appelle Ben Praline, dit-il, à qui ai-je l'honneur ?

— Je m'appelle Compagnon n°1.

— Je m'appelle Compagnon n°2.

Dirent-ils respectivement et avec respect.